

Les épis de tallage

J'ai souvent cherché à m'expliquer pourquoi les quantités de semence varient tant pour les céréales.

Dans telle contrée, on sème trois à quatre minots par arpent ; dans telle autre, cinq minots ; et souvent on va jusqu'à six minots. Ces quantités changent quelquefois d'un village à l'autre, d'un champ à celui qui n'en est séparé que par une haie ou un chemin ; d'où viennent toutes ces différences.

L'un prétend que sa terre est trop meuble, l'autre qu'elle est trop compacte, ou bien trop riche ou trop pauvre, mais peu de cultivateurs donnent des raisons claires et précises.

Cependant, il faut bien le reconnaître, presque toutes les pratiques agricoles qui nous semblent les plus ridicules ont d'abord été basées sur des faits, sur l'observation. Puis l'habitude, la routine, s'en sont emparées, elles ont passé à l'état empirique, et on les a appliquées partout, sans raisonner, sans se demander pourquoi on agit de la sorte.

N'y aurait-il pas une apparence de raison de penser que sur un sol très-riche on peut semer une grande quantité de grains qui, trouvant des sucs nourriciers en abondance, amèneraient à bien de nombreuses tiges et de nombreux épis ?

Par la même raison, un sol maigre ne devrait recevoir que peu de semence, puisqu'il n'est pas assez fertile pour nourrir convenablement les plantes qu'on lui confie.

Ce raisonnement, qui paraît si simple, est tout opposé à ce qu'on rencontre dans la pratique.

En effet, dans les terres maigres, le cultivateur couvre son champ de semence. Chaque pied, n'ayant que fort peu d'espace pour s'étendre, fait peu de racines, donne une tige chétive et produit un épis d'autant plus mauvais que la semaille est plus épaisse ; mais quel autre moyen d'avoir un grand nombre d'épis sur un tel sol ?

Semée clair, la céréale ne pourrait cependant taller, parce qu'elle n'aurait pas une végétation assez énergique pour produire un grand nombre de tiges latérales, et la récolte serait encore plus mauvaise.

Au contraire, sur un sol riche en vieil humus, ayant reçu des labours profonds et dans lequel un assolement alterné a conservé une fertilité suffisante pour produire des bonnes récoltes de céréales, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des fumures énergiques, on doit semer très-clair.

Si, sur 3 pouces de superficie, on sème cinq ceuts grains de froment qui lèveront presque tous et donneront chacun un épis maigre et chétif, on récoltera deux ou trois fois la semence.

Si, sur une même étendue, on sème seulement dix grains, chaque pied pourra se développer, les racines trouveront des sucs nourriciers en quantité suffisante pour amener les tiges à une riche végétation, et elles se multiplieront jusqu'à ce que tout le sol soit couvert ; mais il ne s'en produira que ce que la plante en pourra nourrir généralement : tous les épis seront vigoureux et bien pleins ; alors la récolte sera 20, 30 et même 40 fois plus considérable que la quantité semée.

Il y a donc immense avantage à semer clair dans un sol bien préparé. On dépensera 3 fois moins de semence, et on récoltera 4 fois plus. Nos cultures de céréales au semoir en sont tous les jours pour moi une nouvelle preuve.

Si, cependant, sur un sol trop maigre, on s'entête à cultiver des céréales, il faut bien semer épais ; mais alors l'agriculture est mineuse, et le fermier se traîne péniblement dans une voie dont il ne peut sortir.

BONIN.

Des moyens d'amélioration de la culture

L'agriculture, l'industrie et le commerce, éprouvent par temps des échecs décourageants. Il faut le dire cependant, dans ces cas malheureux, le cultivateur perd seulement son revenu, tandis que le négociant perd le capital. Cela prouve qu'une fortune est toujours mieux assise en bien fonds que livrée à l'agiotage. Pénétré de cette vérité, c'est à la recherche des moyens améliorants que le cultivateur doit utiliser ses connaissances.

Ces réparations, pour être sensibles, doivent être générales.

On doit employer d'abord les moyens naturels économiques qui se trouvent sur les lieux, et puis viennent les moyens artificiels qui exigent des dépenses.

Les améliorations des terres arables, des prairies naturelles et artificielles doivent marcher en même temps, d'après les ressources du cultivateur, n'importe le temps que l'on mettra, pourvu que les travaux s'opèrent sans interruption. Pour les transports des bonnes terres sur les faibles, on commence après la moisson, jusqu'à l'époque des semences. Pour prairies ou arbres à fruits, le travail se commence après les semences. Le cultivateur intelligent et laborieux peut donc obtenir un grand travail pendant la moitié de l'année.

Tout en employant ces procédés rémunérateurs, on doit rechercher les moyens industriels, qui sont toujours d'un grand secours dans les années désastreuses : ainsi l'industrie du lait, pratiquée de trois manières, soit par le lait et le beurre, par les élèves de belles races, et par l'allaitement des veaux pour la boucherie, offre des ventes assurées. Le commerce des animaux procure aussi des bénéfices et d'abondants engrais. Pour nourrir convenablement ces bêtes, il faut obtenir d'abondants fourrages. Les masses d'engrais qui en seront le résultat procureront un quart, un tiers ou une moitié d'augmentation en céréales, ce qui permettra que, tout en baissant sensiblement les prix, le producteur et le consommateur y trouvent leur compte.

Soins aux chevaux

Le "Horse Book" de Londres dit :

Tous les chevaux ne doivent pas être alimentés de la même manière ni dans les mêmes proportions ; il faut avoir égard à leur âge, à leur constitution et les travaux auxquels on les livre. Il n'y a pas de doute que cette manière d'agir, qui est générale, est la base des maladies de tous genres.

N'usez jamais de mauvais foin à raison de son bas prix ; parce qu'il ne renferme aucune nourriture convenable.

Le blé endommagé est excessivement injurieux, parce qu'il cause des inflammations d'intestins et des maladies de peau.

La paille est meilleure pour un vieux cheval que le foin, parce qu'il peut la mâcher et la digérer mieux.

De la paille mêlée avec du blé ou des fèves ; ces dernières ne doivent pas être employées seules ; mais avec la paille elles favorisent la digestion.

Le foin ou l'herbe seule, ne peut soutenir un cheval qui travaille fort parce que aucune de ces matières ne renferment assez de substance nutritive.

Quand un cheval travaille fort sa nourriture doit consister principalement en avoine ; quand il ne travaille pas, elle doit principalement consister en foin. L'avoine est plus nutritive qu'aucune autre nourriture.

Pour un cheval de selle ou de voiture légère un demi-picotin d'avoine sèche et dix-huit livres de foin sec sont suffisants. Si le foin n'est pas bon, ajoutez un quart de picotin d'avoine.

Un cheval qui travaille fort peut avoir plus de l'un et de l'autre ; celui qui travaille peu doit avoir moins que cette quantité.

L'alimentation au râtelier est ruineuse. La meilleure manière est d'employer le foin coupé dans une crèche ; parce qu'il ne s'en perd pas et qu'il est plus facilement mangé et digéré.

Arroser le foin avec de l'eau salée en rend le goût agréable et d'une facile digestion. Une cuillère à thé de sel suffit pour un seau d'eau.

L'avoine doit être moulu pour un vieux cheval ; mais pas pour un jeune. — Gazette de Sorel.

Loterie en faveur de la Cathédrale et de l'Evêché des Trois-Rivières

Comme un grand nombre de marges de billets vendus nous sont revenues que la veille ou le jour même que le tirage devait avoir lieu, il a été impossible de le commencer le 1er mars. Toutes les marges sont maintenant arrivées ; mais comme ces préparations demandent un peu de temps et que